



Vol. I.—No. 42.

MONTREAL, JEUDI, 10 OCTOBRE, 1870.

ABONNEMENT \$2 50
PAR NUMERO 5 CENTES

L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 17 OCTOBRE, 1870.

ALLONS NOUS AGIR ?

Si nous avions le droit de donner des conseils à nos compatriotes, de leur parler avec autorité de leurs intérêts bien entendus, nous prendrions la liberté grande de leur donner un petit cours de politique très-pratique que nous pourrions diviser en deux chapitres avec une infinité de sections, de sous sections et de paragraphes. Nous intitulerions ainsi le premier chapitre: "Parler un peu moins de religion et de nationalité, mais les mieux comprendre et pratiquer." Le second chapitre pourrait traiter cette thèse pleine d'actualité: "Dire un peu moins de mal des anglais, et travailler beaucoup à les imiter dans leurs meilleures qualités." Le sujet est vaste, très-vaste et exige naturellement des forces bien supérieures à celles dont nous pouvons disposer. Le Dr. Larue, de Québec, qui n'a qu'un défaut—celui de n'être pas notre collaborateur—a déjà entrepris cette tâche sous une autre forme: "Nos qualités et nos défauts." Il a tout ce qu'il faut pour mener à bonne fin un travail aussi immense: il est à la hauteur du sujet. Il a fort bien commencé; pourquoi ne continue-t-il pas?—Que nos lecteurs se rassurent; nous ne continuerons pas pour lui: nous sommes trop modestes pour dire pourquoi. Mais ce second chapitre dont nous venons de donner l'idée nous revient forcément à la mémoire à propos de ces fameux chemins de fer dont on parle tant dans notre Province de Québec depuis quelques temps, mais qui avancent si peu.

Il y a au moins quinze à vingt ans que Québec s'agit pour son "chemin de fer du Nord:" pourtant tout le monde là est bien d'avis que sans cette voie de communication Québec continue de descendre de se dépeupler, de s'appauvrir et finira par n'être plus intéressante que pour les archéologues et les amateurs de fossiles qui aimeront à se renseigner sur les premiers temps de la colonie. Mais la vieille cité de Champlain est pleine de canadiens-français: on y cultive à l'envie la jalousie, la coterie et l'esprit de discorde. On veut le chemin, fort bien; il y a unanimité sur ce point. S'agit-il des moyens pratiques de faire aboutir le projet, on dirait que tous les citoyens lui sont défavorables: chaque contribuable veut diriger l'entreprise et imposer des conditions. Tout récemment encore, on a failli tuer l'affaire, grâce à quelques vanités, à quelques susceptibilités mécontentes. Aujourd'hui, il paraît y avoir accord parfait entre la Corporation et les directeurs de la Compagnie. C'est un beau commencement, mais le résultat final n'est pas encore assuré: il y a le vote populaire à prendre, un nouvel acte à demander au Parlement Local, et qui sait les intrigues qui peuvent être mises en jeu pour venger les mécomptes des envieux?

Et à Montréal, les choses vont elles beaucoup mieux? Quand les grandes entreprises dépendent de l'initiative ou du vote canadien-français, la même apathie, les mêmes avortements viennent aussi souvent tout paralyser, tout anéantir. Il y a un moyen, moyen extrêmement facile d'assurer la confection immédiate du chemin de fer de St. Jérôme et du Canada Central amalgamés, avec terminus dans la partie Est de la ville. Ce serait une brillante fortune pour Montréal, une splendide affaire pour les canadiens français. Le terminus dans la partie française de Montréal, le chemin de St. Jérôme qui ouvre tout un

immense *back-ground*, peuplé et qui se peuplera de canadiens-français, à l'agriculture, à la colonisation, au commerce et à l'industrie, voilà des avantages que tout le monde voit clairement et il y a aussi unanimité parfaite pour vouloir et payer ces chemins qu'on demande à grands cris. Mais ici comme à Québec il faut le million de la Corporation; il le faut promptement; toute la population le veut et le demande depuis longtemps, et Montréal, en le donnant, ne fait que "prêter un œuf pour avoir un bœuf." Pourquoi le Conseil ne vote-t-il donc pas ce million et ne fait-il pas agréer son vote par le peuple, dont le suffrage lui est d'avance assuré?—Pourquoi? mon Dieu! parce que la partie française du Conseil ne le veut pas. Oui, c'est cela; il n'y a pas d'autre raison; c'est la même raison qui fait retarder et qui empêchera l'exécution de deux autres entreprises qui doivent énormément bénéficier aux canadiens-français du Mile-End et du faubourg Québec. Quand quelques-uns réussissent à faire des combinaisons qui garantiraient le succès, d'autres, par jalousie, par sottise, ou faute d'énergie, se mettent en travers et gâtent tout. C'est ce qui est arrivé pour le nouvel Hôtel de Ville projeté, pour l'achat du terrain de la montagne à l'usage d'un Grand Parc, c'est ce qui menace d'arriver pour le Canada Central et la ligne de Ste. Thérèse et St. Jérôme.

Dans le Haut Canada, on procède autrement. Il y a quelque vingt ans, une dizaine de familles écossaises allèrent ouvrir un township. Tout le monde s'entendit bien et mit l'épaule à la roue: les colons vinrent, on s'endetta au fonds municipal, et l'on finit par voir s'élever au milieu du Canton tout habité d'une vigoureuse population d'agriculteurs une ville magnifique, riche, populeuse et aujourd'hui traversée par plusieurs lignes de chemins de fer. C'est toute l'histoire du Haut-Canada et des Etats-Unis:—On s'entend, on travaille, on a l'esprit pratique.

Pour restreindre à notre ville la morale de notre histoire, nous prions, nous supplions tous les canadiens-français de Montréal de se lever en masse et de dire énergiquement à nos représentants:—"Bavardez moins, travaillez plus, entendez-vous tous et donnez-vous de suite, par le vote immédiat du million nécessaire, les chemins de fer dont nous avons absolument besoin. Si non, descendez! ou l'on vous balaira nous-mêmes des sièges que vous occupez si mal." C'est cela et rien autre chose: le vote immédiat du million ou la chasse aux prochaines élections de février, et la flétrissure à très court délai.

J. A. MOUSSEAU.

CERTAINS ANGLAIS.

La politique canadienne chôme depuis quelque temps, elle semble s'éclipser pour faire place aux événements extraordinaires qui bouleversent en ce moment tous les esprits. En présence de cette tourmente effrayante qui menace de couvrir l'Europe de ruines ensanglantées et d'en faire un vaste cimetière, nous voyons d'un air distrait ce qui se passe autour de nous. Les yeux fixés sur les champs de bataille où se joue l'avenir de notre mère-patrie, nous dédaignons presque de considérer les questions qui nous agitaient le plus.

L'avenir de la France, n'est-ce pas d'ailleurs beaucoup notre avenir? L'influence française détruite en Europe se conserverait-elle aussi facilement en Amérique?

Les ricanements et la jubilation du fanatisme nous disent déjà assez le résultat des humiliations de la France.

La France vaincue! le pape détrôné! vraiment c'est trop de bonheur pour le *Witness* et ses pareils!

Mais, nobles enfants de la grande Albion! quel mal il vous a donc fait ce pape dont la chute vous jette dans des transports de joie? A-t-il jamais cherché à ruiner votre commerce, à vous enlever vos colonies, à vous ravir ce que vous avez de plus cher au monde, . . . vos écus! A-t-il travaillé à détacher de la couronne britannique les cœurs des millions de catholiques qu'elle opprime?

Que peut-il avoir fait pour mériter ainsi votre haine? Ce qu'il a fait? . . . le voici.

Il est sur une des plus belles îles du monde une nation dont vous connaissez l'histoire. Forte, vigoureuse, pleine d'intelligence et de cœur, elle semblait faite pour être heureuse, pour conquérir de grandes destinées.

Cependant depuis sept siècles cette nation meurt de faim dans le pays le plus fertile du monde pour engraisser vos grands seigneurs, pour gorger de vins et de viandes vos ministres dévoués. Un souffle de colère et de vengeance passe quelquefois sur cette pauvre martyre dont les membres épars attestent aux yeux de l'univers entier votre charité évangélique, elle se dresse dans son suaire pour vous jeter à la figure les morceaux de ses chaînes ensanglantées; mais elle est restée catholique, vous lui avez tout arraché, excepté la foi, elle est la fille la plus dévouée de l'église catholique.

Eh! bien, ce pape que vous méprisez, il aime cette fille malheureuse, et il pleure souvent sur ses douleurs, et cependant c'est lui qui retient son bras vengeur et la force de rester courbée sous le poids de ses ignominies. Il la châtie même pour l'apaiser et lui apprend à prier pour ceux qui la persécutent. Voilà ce qu'il a fait!

Et la France, elle, qu'a-t-elle fait pour mériter vos mépris et votre lâche abandon?

Pendant longtemps elle a lutté sur maints champs de bataille contre votre Angleterre et souvent elle lui a fait mordre la poussière; vous l'avez écrasée, comme la Prusse le fait, aujourd'hui, par la force du nombre, la ruse, la trahison et l'argent, vous aviez soudoyé toutes les nations de l'Europe.

Un jour, la paix se fit, et la France oubliant ses rancunes et refoulant son orgueil blessé devint l'alliée de l'Angleterre. Grâce à cette alliance vous avez pu depuis cinquante ans grossir librement vos trésors, courir à travers toutes les mers à la poursuite de la fortune et braver l'ambition et la jalousie des autres puissances.

Lorsque, il y a quelques années, éclata cette guerre qui pouvait être si fatale à votre influence en vous enlevant une partie de cet empire colonial dont dépend votre grandeur et votre existence, qui vous aida à combattre les empiètements de la Russie? Que seriez-vous devenus sur les champs de bataille de la Crimée si vous n'aviez pas eu à côté de vous les braves soldats de la France, qui tant de fois sauvèrent vos bataillons d'une entière destruction.

Voilà ce qu'a fait la France?

Continuez de semer par le monde l'égoïsme, le doute et les mauvaises passions, vous récolterez avant longtemps ce que vous aurez mérité. Continuez de travailler à l'abaissement de la papauté et de la France, vos ennemis vous voient avec joie creuser votre tombe. Ebranlez les colonnes puissantes qui soutenaient l'édifice de votre grandeur et vous serez bientôt ensevelis sous les ruines que vous aurez faites.

Déjà l'Angleterre s'arrête sur le bord de l'abîme où l'a précipitée l'égoïsme; elle entend la Prusse victorieuse qui se moque d'elle, elle voit la Russie qui s'agite et elle se demande ce qu'elle va devenir, en face de ses deux grandes puissances qui ne feront qu'une bouchée de son armée, quand elles le voudront. Elle commence à comprendre que la France lui manque et que sa fortune et son avenir sont à la merci des passions qu'elle a soulevées et des principes de destruction qu'elle a répandus dans le monde. Si la France est si terriblement châtiée, qu'advient-il de l'Angleterre, lorsque son heure aura sonné?

Ce qu'on fait en Europe, on le fait aussi en Amérique envers tout ce qui est français et catholique. Ces mépris auxquels on n'a pas osé refuser les droits qu'ils réclamaient en leur qualité de sujets britanniques, on les insulte, on les assassine et on menace de les pendre, maintenant qu'ils ont déposé les armes. Pourtant ils n'ont qu'un pas à faire pour passer sous le drapeau américain, et s'ils avaient voulu, ils auraient massacré jusqu'au dernier de nos volontaires. Et cet illustre évêque Taché qu'on accable d'ignominies, c'est lui qui contient leur colère et leur vengeance.

Et nous tous canadiens-français, de quel droit pouvez-vous chercher à ruiner notre influence et à stigmatiser nos convictions? Malgré un siècle d'outrages et de persécutions, nous sommes restés le boulevard de l'Angleterre en Amérique, et nous aussi, pourtant, nous n'avons qu'un pas à faire. Prenez garde de détruire, ici, comme en Europe les colonnes de la puissance britannique!

L. O. DAVID.

COURRIER D'ONTARIO.

Notre *Times* d'Ottawa, qui est pétri de principes, nous a annoncé l'autre matin, avec une de ces joies naïves qu'on ne retrouve plus que dans les bureaux de rédaction des gazettes bien pensantes, que le chignon, cette noble institution de nos mères, de nos sœurs et de nos épouses, allait enfin disparaître, emporté par le vent révolutionnaire qui nous vient d'au-delà l'Atlantique.

Le *Times* fait savoir à ses nombreux lecteurs qu'il ne prendra point le deuil en cette circonstance. Il paraît que notre excellent confrère, qui est un appui zélé du gouvernement, ce dont je le félicite, n'était pas un support du chignon, ce qui me laisse complètement indifférent.

D'ordinaire, je ne crois qu'un honnête homme—il y en a encore—lorsque lui vient le louable caprice de s'abonner à un journal, se fasse un devoir d'écrire au rédacteur-en-chef, pour savoir au juste quelles sont les opinions du personnel de la rédaction sur le développement qu'il convient de donner aux mille et une choses qui contribuent tous les jours à l'embellissement de la plus belle moitié du genre humain. (Vieux style, mais toujours porté.)

Si les rédacteurs de journaux étaient tenus d'avoir des opinions à eux sur le chignon, je ne vois guère comment on pourrait leur pardonner de n'en pas avoir sur les garnitures et sur les corsages. Or, un homme peut bien tous les matins, après son déjeuner, démolir un gouvernement et sauver son pays, mais il ne peut pas tirer des sujets d'article de tous les bouts de ruban, de tous les chiffons de dentelle, ou de toutes les plantes exotiques qu'on retrouve tant de fois la semaine attachés ça et là sur la toilette d'une jolie femme. L'inspiration a des limites en ce monde.

Du reste, je suis loin de trouver courageuse l'intervention du *Times* en cette très-grave affaire, juste au moment où, paraît-il, le chignon commence à dégringoler de son trône. Puisque notre confrère le haïssait de toutes les forces de son tempérament politique ardent et convaincu, il fallait l'attaquer au temps de sa splendeur et de toute sa puissance. Or, j'ai beau scruter jusque au fond le plus obscur de ma mémoire, je n'ai pas souvenir que le *Times*, qui s'est emporté tant de fois contre M. Hubertus du *Globe*, ait jamais pris le mors au dent contre le chignon.

Moi, si je n'avais pas eu pour le chignon un de ses penchants auxquels il est aussi impossible de résister que de tenir tête à l'appétit de mon ami P., j'aurais fulminé contre le chignon une douzaine d'articles, pleins de fougue, de violence et de passion. Puis, j'aurais fait un volume de ce travail remarquable, sous ce titre: "le chignon et la décadence de mon temps."

Au troisième chapitre, j'aurais traité des maux de tête causés par cette exécrable excroissance, et j'aurais trouvé le moyen de comparer le chignon à la mitrailleuse, ce qui m'aurait offert la matière de rapprochements des plus heureux et des plus imprévus.

Quel succès j'aurais eu dans les lettres si je n'avais pas été mordu au cœur par la passion des grandes agglomérations. . . . de cheveux. (Vous voyez que je suis poli au moins; je mets... cheveux, quand je pourrais mettre. . . . hum.)

Quant à la question de savoir si réellement le chignon est aussi près de disparaître de ce monde que le dit le *Times*, je puis à ce sujet donner des éclaircissements à vos lecteurs.

J'ai vu l'autre jour dans les chars du Grand Tronc, entre Cornwall et Prescott, des sauvagesses qui m'ont paru appartenir à de très-bonnes familles de leur monde, et je jure sur ce qu'un chroniqueur a de plus sacré, qu'elles n'avaient pas la moindre apparence de chignon. Lurs cheveux, ramenés en arrière, et aussi aplatis que faire se peut, étaient tenus en respect, à leur poste, par deux petits instruments qui m'ont semblé être un couteau à papier et un passe-galon. Le couteau à papier occupait la position horizontale et le passe-galon la position verticale.

Il est possible que ce que j'ai pris pour un passe-galon, ne fut qu'un simple porte-crayon, ancienne façon. Sous ce rapport, je ne puis rien affirmer. D'abord, il était très-tard, et l'aimable personne ainsi affublée avait sommeil. Et puis, je ne parle pas les langues indiennes, faute de les avoir apprises, ce qui s'explique très-bien. Vous comprenez qu'à

minuit passé, après trois heures de chemin de fer, on ne se met pas à courir après un interprète, afin de pouvoir interroger une sauvagesse dans la langue de ses pères sur la nature réelle des corps étrangers annexés à ses cheveux gras. On préfère se livrer au sommeil. Seulement dans les chars, le difficile n'est pas de se livrer, c'est de se faire prendre. Le sommeil ne fait pas alliance avec le premier venu entre Cornwall et Prescott. Il choisit son monde. Aussi, mon aimable sauvagesse dormait du plus pur sommeil; et moi, j'étais réduit à rêver de son couteau à papier, tout en appelant de mes vœux Morphée qui m'oubliait.

Les sauvagesses, comme les sauvages du reste, sont les enfants de la nature. Je n'ai pas d'objection à le croire, puisqu'on le dit. Eh bien! là, je vous l'assure en conscience, je trouve que la nature pourrait se montrer meilleure mère. Elle peut avoir ses raisons pour faire ses enfants aussi laids que cela, mais ainsi que je le disais tantôt, toute chose doit avoir ses limites, même la laideur.

Oh! je suis tolérant, et ce n'est pas moi qu'on surprendra contestant à qui que ce soit la permission d'être repoussant, mais au moins ne devrait-on pas abuser de la permission. Il ne faut jamais pousser les privilèges à l'extrême. . . .

Une chose qu'on ne reprochera jamais au chignon, c'est d'être tombé, comme Napoléon III, la cigarette à la bouche, et non les armes à la main—reproche trop bien fondé contre ce dernier malheureusement.

Le chignon a lutté, bien lutté, lutté jusqu'au bout, avec la vaillance des preux du moyen-âge. Encore aujourd'hui, il fait des efforts inouis pour se relever. Il s'affiche avec obstination aux vitrines des coiffeurs.

Aussi le chignon reviendra-t-il tôt ou tard revoir et consoler ceux qui l'ont aimé, tandis que Napoléon III ne remontera jamais sur le trône de France.

M. X. Marmier, de l'Académie française, vient de traduire en vers français les stances de Longfellow, intitulées: *Le Beau de la Vie*. Le journal qui publie cette traduction, journal profondément catholique, l'accompagne de la réflexion ci-dessous:

"Cette belle pièce s'applique si bien, hélas! à la douloureuse situation de la France, qu'on pourrait la croire composée en vue de ranimer nos courages, en ramenant nos âmes à la pensée du Dieu sauveur."

Voici cette pièce, que vos lecteurs amateurs de poésie ne liront pas sans être touchés:

Non, ne me dites point de votre voix dolente
Que la vie est un songe vain.
L'âme qui s'assoupit n'est pas l'âme vivante.
Notre but n'est pas incertain.

Notre âme a son devoir: notre âme a sa lumière
Qui la dirige en ses efforts.
Poussière, tu devras retourner en poussière.
Cette sentence est pour le corps.

Quelque plaisir furtif, quelque erreur, quelque peine.
Non, tel n'est point notre destin.
Mais la vive action, la lutte dans l'arène.
Un pas de plus chaque matin.

L'œuvre de l'homme est lente, et le temps fuit si vite!
Comme un tambour aux jours de deuil.
Sans cesse notre cœur, en tout ce qui l'agite,
Sonne la marche du cercueil.

Alerte! il faut se rendre au combat de la vie.
Dédaignant le lâche repos.
Vas aux grands bivouacs dans une noble envie,
Vas et combats comme un héros.

De ton vague avenir, laisse au loin le mirage,
Dis au passé le morne adieu.
Agis dans le présent, agis avec courage,
Sois en Dieu l'âme, espoir en Dieu.

L'histoire nous apprend ce qu'ont fait les grands hommes
Par leur vaillance ou leur raison.
Que le ciel nous assiste, et faibles que nous sommes,
Nous aurons aussi notre nom.

Puis, quelque jour, qui sait? Peut-être un de nos frères,
Courbé sous le poids du malheur,
Se sentira revivre en ses heures amères,
Par notre nom, par notre ardeur.

A l'œuvre donc, enfants! Dans la gloire, ou l'abîme.
Riche ou pauvre, bon ouvrier,
A chaque cœur humain, cette sainte maxime,
Aimer, travailler et prier.

C. T.

ÇA ET LÀ.

Je viens de voir un joli et triste tableau dans les vitrines de M. Dawson sur la rue St. Jacques. Il s'agit d'un mariage. La fiancée, belle et distinguée, est à demi couchée dans un fauteuil, entourée de sa mère et de ses sœurs, tantes et cousines, qui s'empressent autour d'elle et paraissent occupées à préparer la toilette de la mariée. Mais la jeune fille, la tête tristement inclinée, les yeux fixes, voit d'un air indifférent les rubans et dentelles étalés devant elle et paraît écouter d'une oreille distraite tout ce qu'on lui dit pour ramener le sourire sur ses lèvres. L'approche du jour le plus heureux de la vie pour la femme qui aime ne lui inspire que des pensées pénibles, des sentiments tristes.

On pense malgré soi, en la voyant, à ces victimes qu'on couvrait de fleurs et de bandelettes avant de les conduire au sacrifice.

C'est un mariage de raison.

J'avais vu auparavant un autre tableau qui m'avait frappé. En face d'un miroir, on voyait une jeune femme entourée de servantes qui la couvraient de dentelles, de bijoux, de diamants, elle partait pour le bal; dans un coin de l'appartement un homme, aux traits bouleversés, au front rêveur, additionnait des chiffres et songeait au moyen de retarder la banqueroute.

C'était un mariage de raison.

Je conseille à plusieurs de nos riches bourgeois d'ache-

ter ces deux tableaux pour les suspendre aux murs de leur maison.

Peut-être que la vue de ces tableaux, pâles reflets de la réalité, auraient un bon effet sur leur jugement et leurs sentiments. Malgré que ces sortes de mariages soient encore rares au milieu de nous, il se produit cependant depuis quelques années un mouvement qui menace de devenir fatal à l'avenir et à la conservation de la société canadienne.

On commence à faire des mariages de raison comme on fait de la politique de raison; attendons le résultat. On se moque des sentiments qui sont la base de l'ordre providentiel et la force des sociétés, et on appelle cela avoir de la raison!

Un jeune homme a du talent, de l'énergie, l'amour du travail, l'ambition de parvenir, avec un peu d'encouragement et de protection, il deviendrait un homme éminent, utile à la société, on le dédaigne, il n'a pas de capitaux, on lui préfère un étranger, un aventurier quelque fois. Et c'est ainsi qu'on croit faire un bon usage de sa fortune et de son influence, travailler à l'avenir de sa famille et de son pays!

Il n'a pas de capitaux! Et ceux qui disent cela sont des gens qui frotaient, il y a quelques années, les bottes de leurs bourgeois! D'ailleurs le talent, l'énergie et le cœur, ne sont-ce pas là les capitaux les plus nobles et les plus durables?

Mais laissons là ce sujet trop fécond en réflexions plus ou moins agréables pour plusieurs.

Je vois avec plaisir que plusieurs jeunes marchands travaillent à relever l'influence du commerce canadien. Ils s'instruisent, se tiennent au courant du mouvement social et politique et se préparent à jouer un rôle honorable dans les affaires publiques. Les Cuveillier, les Roy et les Renaud ont laissé un vide qu'on ne se hâte pas de remplir; l'avenir de la société semble être complètement à la charge des hommes de profession. C'est malheureux, car il est des positions et des circonstances qui requièrent des moyens d'influence et des connaissances pratiques que les avocats, les médecins et les notaires ne possèdent pas.

Espérons que le temps n'est pas loin où on ne sera pas obligé de s'adresser uniquement aux Anglais, lorsqu'on aura besoin d'un homme d'affaires, d'un ministre des finances. Espérons aussi que ces jeunes marchands, auxquels nous faisons allusion, n'hériteront pas des idées étroites qui distinguent malheureusement quelques-uns de nos riches capitalistes, qu'ils ne chercheront pas à faire fortune dans un but mesquin de satisfaction personnelle, mais qu'ils travailleront par un usage intelligent de leurs capitaux au bien être général, au progrès industriel de leur pays. On ne les verra pas, comme certains capitalistes, refuser de risquer quelques milliers de piastres dans des entreprises nationales dont le succès doublerait leur fortune. Il en est qui croient avoir du génie, parce qu'à force d'économiser des bouts de chandelles dans l'espace de quarante ou cinquante ans, ils ont amassé quelques milliers de louis. Non, on reconnaît l'homme de génie dans le commerce à la grandeur et à l'étendue de ses entreprises, à ses efforts continuels pour découvrir de nouvelles sources de richesses et agrandir le cercle de ses opérations et à la libéralité intelligente qui le caractérise. Puisse l'avenir nous donner beaucoup de ces hommes dont la fortune est un bonheur pour tout le monde!

Vendredi soir, avait lieu la réouverture des classes du soir de l'Institut des Artisans. Le succès de cette institution fait honneur à M. J. B. Rolland. Voilà un homme qui fait sa marque partout, dans toutes les choses qu'il entreprend; il serait à la tête de l'Institut Canadien-Français qu'il trouverait moyen de le ressusciter. Actif, entreprenant, plein de ressources et d'énergie, rusé au besoin, spirituel même, il ne pouvait manquer de faire son chemin et il l'a fait magnifiquement; c'est un homme utile, pratique et dévoué. Obligé de parler en public il s'en acquitte bien, il a de l'esprit, quand il ne force pas trop la note, et on aime à l'entendre, lorsqu'il dit en peu de mots ce qu'il pense si bien.

Mais ce n'est pas de M. Rolland que je voulais parler, je lui en demande pardon, c'est de M. Oscar Dunn qui nous a dit avec beaucoup de talent "Pourquoi nous sommes Français?" c'était le sujet de sa lecture.

On ne peut parler de M. Dunn sans que des pensées vives et gracieuses se présentent à l'esprit. Il y a dans son extérieur comme dans son caractère, dans sa parole et ses écrits, quelque chose de brusque et de distingué à la fois, de la politesse tranchante comme l'épée d'un gentilhomme militaire, de même qu'il a la foi impétueuse et juste d'un zouave pontifical comme son ami et le nôtre, M. Gustave Drolet, et la manière vive, sérieuse et simple de penser et d'écrire de M. Gérin, du *Constitutionnel*. Il est vrai qu'ils ont complété tous deux leur éducation lit-

téraire et politique à Paris et à la même école. On dirait qu'il a quelques fois des moments de mauvaise humeur où il décoche d'un air distrait des flèches qui avaient un but, car il est pas mal rusé, M. Dunn, il est très diplomate.

Nous conseillons à M. Buies, lorsqu'il aura déclaré l'indépendance du Canada, de l'envoyer comme ambassadeur en Prusse.

M. Dunn est journaliste et il doit l'être, on ne le laissera pas laisser la carrière où il peut rendre de si grands services à la société; ce n'est pas lui, il est vrai qui en souffrirait le plus. M. Dunn est une acquisition qu'un journal important devrait se hâter de faire.

Je voulais parler de sa lecture et j'ai parlé de lui, ma foi! tant pis! Je vais ça et là, au hasard, suivant mes caprices et mes fantaisies.

Je voudrais continuer, mais notre chef de bureau, qui s'appelle M. Bureau, me crie "Halte là!" Très-bien, monsieur notre chef de bureau, voilà! Je reviendrai sur la lecture de M. Dunn.

L. O. DAVID.

P. S.—J'apprends que ce n'est plus M. Rolland qui est président de l'institut des Artisans, mais M. Napoléon Bourassa, le peintre distingué et l'éminent écrivain. Il a des successeurs qui lui font honneur, M. Rolland!

L. O. D.

MORT DE MGR. L'ARCHEVEQUE.

La population catholique de cette province apprendra certainement avec un sensible regret la mort de notre vénéré Archevêque, arrivée, jeudi soir, vers cinq heures et demie. Sa Grâce a succombé aux attaques de la maladie qui s'est constamment aggravée depuis son retour de Rome, d'où son mauvais état de santé l'avait obligé de partir avant l'ajournement du Concile.

Par sa science, ses vertus et sa bonté proverbiale, Mgr. Baillargeon s'était acquis l'affection, l'estime et la considération bien méritées de tous les fidèles de son diocèse. Jamais évêque ne fut plus populaire. Pendant que ses prêtres parlaient avec admiration de ses profondes connaissances des Saintes-Ecritures et de la théologie, on se plaisait à répéter parmi les fidèles des traits devenus légendaires de sa sainteté, de sa vertu et sa simplicité de mœurs. La Providence avait réuni dans son caractère toutes les qualités qui constituent le prêtre, le véritable apôtre de Jésus-Christ.—*L'Événement*.

Il prit possession du siège archiepiscopal le 28 août 1867, et reçut le pallium le 2 février 1867, des mains de Mgr. Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe.

L'an dernier, Mgr. l'Archevêque, malgré son grand âge, malgré les attaques de la maladie à laquelle il vient de succomber, se rendit au Concile à Rome. Après avoir, en dépit de mille souffrances, assisté à ses délibérations, il vota en faveur de l'infailibilité du Pape. Se sentant défaillir, il partit après avoir accompli ce grand acte de sa vie, voulant mourir dans sa patrie, au milieu de ses ouailles, à Québec, où il a passé trente-neuf ans de sa carrière, soit comme prêtre, soit comme évêque.

Peu de temps après son retour, la maladie s'aggrava et il dut interrompre ses visites épiscopales, que son courage l'avait poussé à commencer. Chaque jour, le mal gagna du terrain et, hier, l'illustre archevêque que Québec aimait tant, rendait son âme au Souverain Juge, pour aller chercher les récompenses de la vie, pendant laquelle il a constamment travaillé pour le nom, la gloire et l'amour de Dieu.

Les derniers moments de Mgr. l'Archevêque ont été des plus calmes. Il parlait souvent de sa fin prochaine et disait à un de ses amis, qu'à moins d'un miracle, il ne pouvait revenir à la santé. Une demi-heure avant sa mort, il donna sa bénédiction à ceux qui l'entouraient. Une espèce d'oppression le saisit quelques minutes après, et il s'éteignit tranquillement vers 5 heures et demie.

Depuis ce matin, l'illustre défunt est dans la chapelle intérieure du palais archiepiscopal. Il est revêtu de ses vêtements épiscopaux: chasuble violette, mitre blanche. Sa croix est appuyée contre l'autel, tendu de noir, de même que tout l'intérieur de la chapelle.

Les traits de Mgr. l'Archevêque n'ont subi aucune altération. Sa figure porte l'empreinte de cette expression de bonté et de bienveillance qu'on aimait tant à y voir pendant sa vie et qui prévenait en sa faveur tous ceux qui le voyaient.

Une foule pieuse et recueillie n'a cessé toute la journée de venir s'agenouiller près du corps de notre vénéré et regretté pasteur. Les communautés religieuses de la ville, les élèves des différentes institutions sont aussi venus payer une dette de reconnaissance en priant pour lui, et donner une preuve de leur affection et de leur vénération.

SON SUCCESSION.

D'après les décrets des derniers conciles provinciaux, voici comment il est procédé au choix d'un nouvel évêque.

L'évêque défunt a dû laisser deux lettres contenant chacune les noms de trois personnes qu'il croyait dignes de remplir les fonctions épiscopales. Immédiatement après la mort de l'évêque, l'une de ces lettres est adressée au plus ancien évêque de la province, et l'autre, à l'évêque le plus proche du siège vacant. Tous deux font connaître le contenu des lettres à leurs collègues, et tous les évêques choisissent le successeur de l'évêque défunt parmi les trois noms qu'il a désignés. Leur choix tombe ordinairement sur la première nommée par l'évêque défunt.

Ils font connaître leur choix à Rome, qui expédie les bulles au nouvel évêque.

Mgr. Charles-François Baillargeon vit le jour, le 25 avril 1798, à l'île-aux-Grues, il est donc mort dans la 73e année de sa vie. Après ses études, le jeune Baillargeon se destina à l'état ecclésiastique, et après avoir fait sa théologie au Grand Séminaire du Québec, il fut ordonné prêtre en 1822, par Mgr. Plessis.—*Le Journal de Québec* du 14.

Les funérailles de l'archevêque ont eu lieu, mardi matin au milieu d'un immense concours d'évêques, de prêtres et de fidèles et avec une grande magnificence. M. l'abbé Louis Paquet a prononcé l'oraison funèbre du défunt. Il a eu des pensées et des sentiments dignes de son sujet et de sa réputation oratoire.

LES JUGES A L'EXPOSITION DE QUÉBEC ET D'ONTARIO.

Lors de la dernière exposition, à Montréal, plusieurs exposants se sont plaints et avait raison, de l'ignorance ou de la partialité des juges. Les mêmes plaintes viennent de se produire dans la province d'Ontario. On voit, par les journaux du Haut-Canada, qu'une foule de personnes sont mécontentes des juges qui ont été nommés et de la manière dont ces juges ont rempli leurs devoirs. Dans plusieurs départements il paraîtrait que les juges étaient d'une incompétence parfaite.

C'est à cela qu'un correspondant du *Globe* attribue le petit nombre d'objets exposés à la dernière exposition. Nous espérons que ces plaintes ne se produiront plus une autre année.

UNE GRAPPE.

Vous me recevez avec beaucoup de bonté, disait, T. de M. à D....

Il serait beaucoup plus content, reprit, T, si vous le receviez avec beaucoup de bon gin.

* *

Deux associés avocats se trouvaient ensemble, vendredi soir, à ce qu'on appelle une *fête d'huitres*. Comme l'un des associés était à prendre son troisième ou quatrième verre avec un entrain qui donnait les plus belles espérances—dis donc, lui cria soudain son confrère, qu'est-ce qu'il y a à faire demain, matin, au bureau.

—Rien, reprit l'autre.

—Alors c'est différent.

* *

Un ami de Québec nous racontait, jeudi ou vendredi dernier, une des plus grandes impressions de sa vie. Pendant qu'il déclamaient avec enthousiasme les plus belles strophes d'une brillante improvisation, les paroles suivantes frappèrent, soudain, ses oreilles:—dis donc, chose, si tu ne sers pas tes bottes neuves je vais te flanquer en bas. C'étaient des gamins qui se chicanait au-dessus de sa tête sur les soliveaux où ils étaient assis, les jambes pendantes. Le passage en question était celui sur lequel il avait le plus compté pour soulever les applaudissements.

* *

M. Rainville, dont le caractère est aussi doux que le talent est remarquable, s'est permis de faire une malice, la semaine dernière, à la Cour de Circuit, la chose lui arrive si rarement qu'elle vaut la peine qu'on en parle.

M. Bélanger, avocat capable et estimable de cette ville, plaiderait une cause depuis longtemps. Notre ami qui attendait son tour depuis le matin s'impatientait visiblement.

—La Cour devrait bien fixer un jour *extra* pour les causes de M. Bélanger, dit-il enfin, ou bien le juge siégeant devrait dire au commencement du terme:—Messieurs du Barreau, votre confrère M. Bélanger devant plaider tel jour, vous pourrez avertir vos clients et vos témoins qu'ils restent chez eux.

—Oui, surtout lorsqu'il devra plaider contre notre confrère John Monk, reprit son associé, M. Duhamel.

—Et que Phon: juge Torrance sera sur le banc, aurait ajouté M. Robidoux, s'il eut été là.

* *

Il existe un singulier préjugé chez l'une des tribus qui habitent la Nouvelle Hollande. Il est bon de le signaler afin d'éviter des désagréments à ceux qui pourraient en être victimes, maintenant surtout que tant de nos compatriotes ont la passion du voyage.

Lorsqu'un étranger arrive dans ce pays étrange, les gens de l'endroit lui regardent aussitôt le dessus de la tête et s'il a le malheur d'être chauve, ils s'enfuient de tous côtés, et toutes les portes se ferment, tous les regards se détournent du malheureux, comme si c'était un être maudit. Ce préjugé nous surprend, nous, hommes civilisés qui sommes si souvent chauves à trente ou quarante ans; nous sommes intéressés à croire qu'un homme n'est pas plus criminel et plus méprisable qu'un autre parcequ'il n'a pas autant de cheveux, cependant combien de préjugés nous avons, qui valent guère mieux!

BALSAMO.

LA TUEUSE D'ENFANTS.

Un verdict de meurtre vient d'être rendu contre Margaret Waters, la triste héroïne du récit qui va suivre. Les faits, tant par eux-mêmes que par les révélations auxquelles ils donnent lieu, forment l'une des plus horribles histoires qui se soit jamais déroulée devant la justice. Depuis longtemps, on se doutait bien qu'un grand nombre d'enfants étaient tués, mais aucun effort n'avait été tenté pour découvrir les auteurs de cette barbarie. Tous les jours, la police trouvait des enfants morts dans les lieux déserts, surtout au Sud de Londres; au commencement de cette année, ces tristes découvertes devinrent extrêmement nombreuses.

A la fin, un sergent de police suivit la sœur de la femme Waters jusqu'à la maison qu'elles habitaient. Dans le même temps, il réussit à découvrir une femme dont l'enfant venait d'être adopté par les Waters. Ceci rendait possible de prouver que la mort de l'enfant qui arriva peu après devait être attribuée aux traitements sauvages des femmes Waters.

Il n'y avait pas de preuve contre Ellis Waters, la sœur de Marguerite, qu'elle eût pris part au crime de sa sœur, quoique moralement, elle ne soit pas moins coupable que sa sœur. Elle a été cependant convaincue d'avoir obtenu de l'argent sous de faux prétextes. Cette affaire ne l'a fait condamner qu'à 18 mois de travaux forcés. Nous ne comprenons pas cette mansuétude du juge.

Les faits matériels qui ont été la cause de la condamnation de Marguerite Waters sont peu nombreux. Le 17 mai, un enfant en parfaite santé lui était confié. Le 11 juin, l'enfant se mourait. Voici la description qu'en fait le médecin appelé sur les lieux: "L'enfant était excessivement maigre et n'avait que les os et la peau. Il était tout-à-fait insensible. Les yeux étaient fermés et les membres pendants." Cet enfant mourut le 24 juin, malgré les efforts tentés pour le sauver. Des médecins ont prouvé au delà de tout doute que c'est le manque de nourriture et l'administration d'un narcotique qui ont produit la mort chez l'enfant Cowen. Dans l'espace de quatre ans, la femme Waters a "adopté" pas moins de quarante enfants. Lorsque l'on s'introduisit chez elle, elle avait encore plusieurs de ces enfants qui étaient tous dans le plus triste état. Maintenant quel était le but des Waters? Il est bien facile à expliquer: ces créatures immondes vivaient avec l'argent qu'elles recevaient pour élever ces enfants. Pour ne

rien perdre, elles les tuaient et les faisaient disparaître aussitôt et aussi secrètement que possible. En présence de pareils crimes, l'esprit est frappé de stupeur. Que la passion pousse un homme au mal, jusqu'à un certain point, cela se comprend, mais que des femmes assassinent des enfants, que de sang-froid elles les voient dépérir de jour en jour et enfin mourir, c'est ce qui surpasse l'esprit. C'est ce qui montre jusqu'à quel point, dans notre siècle, l'amour de l'argent peut conduire.

La conduite de ces deux femmes est horrible et inhumaine; mais il ne faut pas oublier que d'autres personnes presque aussi coupables ont rendu possible leur commerce barbare. Il est certain que la plupart de ceux qui confiaient leurs enfants aux Waters connaissaient le sort qui leur était réservé et qu'ils en étaient satisfaits. M. Cowen, d'après sa propre déclaration, avait la simplicité de croire que l'enfant de sa fille serait bien traité.

Celui qui abandonne son enfant viole toujours son devoir. Il peut arriver que des parents se trompent sur le compte de ceux à qui ils confient leurs enfants; mais règle générale, cette excuse ne doit pas être admise, et les parents qui agissent ainsi doivent être considérés comme les complices des meurtriers de leurs enfants.

FAITS DIVERS.

Un bien triste accident vient d'arriver à une brave famille de la paroisse de St. Guillaume. Lundi, vers quatre heures, un jeune homme du nom de Hilaire Cartier, fils de Louis Cartier, s'est fait broyer une jambe dans les circonstances suivantes: il était chargé de distribuer les gerbes pour le moulin à battre. En passant sur une planche qui communiquait de la tasserie au moulin, cette planche ayant été dérangée peu à peu par les secousses imprimées à ce moulin, il ne s'en aperçut point et en mettant le pied dessus, il glissa dans le silon et se fit broyer un pied et la jambe d'une manière épouvantable. Les médecins appelés n'ont pu se décider à faire l'amputation, vu son état de faiblesse, amené par la perte de sang, et surtout par la nature de sa blessure, le talon était tout broyé. Ils désespèrent de le sauver. Heureusement qu'il a pu recevoir tous les secours de la religion, ce qui est une consolation pour sa famille et ses bons amis. Ce jeune homme, nouvellement arrivé des Etats avait su, par sa bonne conduite, se faire estimer et s'amasser des épargnes pour s'établir avantageusement dans sa paroisse.—*Courier de St. Hyacinthe*.

EFFORTS TENTÉS POUR INCENDIER UNE BARQUE.—Un journal donne le récit suivant d'une tentative extraordinaire faite pour brûler une barque et du suicide de l'incendiaire: "La barque *Lebanon*, qui vient d'arriver à Newport, a failli être détruite par le feu durant son trajet de Québec à Newport. Le 18 août au soir, (il y avait alors trois jours que le *Lebanon* avait quitté Québec) le capitaine vit qu'il sortait beaucoup de flamme et de fumée d'une chambre. Dans le même temps, il vit le cuisinier sortir de cette chambre. Après de grands efforts, le capitaine et ses hommes réussirent à éteindre le feu, au moment où les voiles du navire et une partie de la cargaison commençaient à brûler. Le capitaine accusa alors le cuisinier d'avoir mis le feu au vaisseau, et alla dans sa chambre pour lui parler; mais le cuisinier se jeta à l'eau et se noya malgré les efforts tentés pour le sauver."

UNE FEMME FORTE.—Peter Cassidy, demeurant au 3e étage de la maison n. 79 King street, a une constitution très faible et une femme très forte. Avant-hier, vers les 4 heures de l'après-midi, tout le quartier retentit des éclats de la voix de stentor de Mme Cassidy. Peu après, on put entendre le fausset aigu du mari riposter avec colère. Plus de doute: une querelle s'était élevée entre les deux époux. En un instant, les curieux virent le dénouement de ce drame intime; la fenêtre de l'appartement s'ouvrit brusquement. Mme Cassidy se pencha, balançant son chétif mari entre ses bras puissants, puis elle lâcha son fardeau qui, tout léger qu'il fut, était cependant plus lourd que l'air, et s'abattit par suite sur le pavé de la rue. En relevant cet époux infortuné, on a constaté qu'il avait les deux jambes et le bras gauche cassés. On l'a porté à l'hôpital de Bellevue, pendant que sa trop forte moitié était dirigée sous bonne garde vers la station du 28e precinct.

CHASSE EXTRAORDINAIRE.—Le *Galt Reporter* dit: Un jeune homme du nom de George Mays, du township Luther, se mit dernièrement à poursuivre un cerf qui se réfugia dans un étang. Le jeune homme, se voyant sans armes, sauta hardiment sur le dos de l'animal, qui s'enfuit à travers les champs, emportant avec lui son cavalier d'un nouveau genre. Le cerf sauta une clôture, et le jeune homme, par la violence du saut, se frappa la tête sur les cornes du cerf et se fit une grave blessure. Mays en tombant, saisit une des jambes du cerf, et fut traîné par l'animal environ huit acres, et parvint à remonter sur le dos de son coursier improvisé; Mays reçut le secours de quelques voisins, et le cerf fut tué. La carcasse pesait 145 lbs.

On cite un assez joli trait du Col. Bagot. Il y a quelques mois, c'était au commencement de l'été, quelques personnes haut placées vinrent prier le colonel de changer l'heure de la musique faite par le corps de musique du régiment sur l'Esplanade, et de la transporter dans l'après-midi de quatre à six heures.

"Messieurs, leur répondit le colonel, vous pouvez vous payer la fantaisie de mille délassements que l'ouvrier, qui travaille tout le long du jour, est obligé de se refuser. C'est pour lui, c'est pour le peuple, que je fais faire de la musique le soir. Il a besoin de ce délassement, de cette récréation. Je suis heureux de pouvoir la lui donner."—*L'Événement*.

Il y a dans les Etats-Unis 5,000 journaux, ou un journal pour 7,000 âmes; 1,260 dans la Grande-Bretagne et 1,640 en France ou un journal pour 23,000; 700 en Prusse ou un journal pour 26,000 âmes; 506 en Italie, ou un journal pour 44,000 âmes; 365 en Autriche, ou un pour chaque 8,000 âmes; 275 en Belgique, ou un pour chaque 15,000 âmes; 225 en Hollande, ou un pour chaque 16,000 âmes; 205 en Russie, ou un pour chaque 330,000 âmes; 200 en Espagne, ou un pour chaque 75,000 âmes; 150 en Norvège et en Suède, ou un pour chaque 36,000 âmes; 190 en Danemark, ou un pour chaque 20,000 âmes; et 100 en Turquie, ou un pour chaque 300,000 âmes.

Daumier a publié dans le *Charivari* un superbe dessin sous ce titre: "Histoire d'un règne.

Une femme, pieds et mains liés, étroitement garrottée, comme une momie, se tient debout, la tête basse, entre deux formidables canons, dont l'un porte ce nom et cette date: Paris, 1851, et l'autre: Sedan 1870.



McMAHON À LA BATAILLE DE SÉDAN.

532
L. DUBOIS DELINTEUR
J. COSSON LITHOGR.

LE GENERAL UHRICH.

Saluons la mâle figure du général Uhrich. Comme Kleber, le général Uhrich est un enfant de l'Alsace. Né à Phalsbourg le 15 février 1802, il sortit de Saint-Cyr en 1820, avec le grade de sous-lieutenant au 3e léger. Lieutenant en 1824, il fut nommé capitaine en septembre 1831.

Chef de bataillon au 3e régiment de ligne, en mars 1841, lieutenant-colonel du 69e, colonel du 3e léger en 1848, il a été fait général de brigade en 1852, et promu au grade de général de division le 11 août 1855.

Le général Uhrich a fait la campagne de Crimée et a commandé depuis, à Paris, une division d'infanterie qui fut comprise dans le 5e corps d'armée d'Italie. Le général Uhrich a été nommé grand officier de la Légion d'honneur le 2 août 1862. Admis dans le cadre de réserve, il fut rappelé à l'activité lorsque la guerre éclata, et chargé du commandement de Strasbourg.

On sait l'habileté et l'héroïsme avec lequel il a défendu cette malheureuse ville séparée du reste de la France et livrée à ses propres ressources. Le nom d'Uhrich aura sa place dans l'histoire de cette guerre terrible. Il a capitulé après avoir épuisé toutes les ressources humaines, il s'est rendu à la dernière extrémité, lorsqu'il était évident que la France épuisée ne pouvait le secourir.

NAPOLÉON EST-IL RICHE

Voici la réponse du Times :

« Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur la vie que l'on menait à la Cour de l'ex-empereur. On y vivait d'une manière magnifique, extravagante, des sommes folles ont été dépensées, une foule de personnes y ont fait fortune, mais Napoléon et sa famille sont restés pauvres. Ils ont dépensé tout ce qu'ils ont reçu pour se maintenir : à la hauteur que la France voulait. Ceci ne surprendra pas ceux qui connaissent le Paris des dernières années. Évaluez par exemple, ce qu'a dû coûter la réception des souverains étrangers et des hôtes distingués de toute sorte, la grandiose exposition de 1867 et les embellissements presque continuels faits aux Tuileries. Ajoutez à cela les gratifications faites aux amis innombrables de l'empire, et vous ne serez plus étonnés que l'empereur ne se soit pas amassé une fortune. A la fin de la guerre lorsque Napoléon laissera le lieu de sa captivité, il sera presque aussi pauvre que lorsqu'il



LE GÉNÉRAL UHRICH.

est entré en France en 1848. L'impératrice a bien ses joyaux, etc ; mais ceci est propriété privée ; car les joyaux de la couronne sont entre les mains du gouvernement français, à Tours ; outre cela, elle possède une propriété en Espagne, et le prince impérial a une maison qui lui a été léguée près de Trieste. C'est tout ce qui reste à cette famille naguère si riche et si puissante. Notre but en écrivant ceci, est de faire justice des colonnies répandues sur le compte du souverain déchu. Quelques soient les torts de Napoléon, et ils sont grands, il n'en est pas moins vrai de dire qu'après régné 18 ans il ne se trouvera pas riche dans sa vieillesse. Ce fait qui honore Napoléon, est digne d'être connu.

Le peuple berlinois a envoyé une adresse au roi Guillaume, pour le supplier de ne pas exposer sa précieuse personne au danger, sous les murs de Paris. Le roi a répondu en promettant de ne pas s'exposer plus qu'il ne sera absolument nécessaire. Il a ajouté qu'il ne rentrera en Allemagne qu'après la fin de la guerre.

Nous empruntons à une lettre qu'un négociant français envoie à un de nos concitoyens à Trois-Rivières, les quelques lignes qui suivent :

« Nous nous attendons à partir d'un moment à l'autre pour remplacer les troupes qui vont se porter autour de Paris, à 20 ou 30 lieues, à l'effet de converger à un signal donné toutes ensemble et d'envelopper les Prussiens. Croyez bien que la chose serait faite depuis longtemps, si Napoléon III n'eût pas vendu les cinq millions de fusils que possédait la France. Nous attendons des arrivages des Etats-Unis et je vous promets que tous, depuis 18 jusqu'à 60 ans, nous ferons notre devoir. Dites-le bien à nos compatriotes (car pour moi les Canadiens sont toujours Français). Si de nouvelles trahisons ne surgissent pas, nous allons continuer la guerre, et j'espère vous donner de bonnes nouvelles d'ici quinze jours, aussitôt la garde nationale armée et enrégimentée.

Une dépêche annonce que le général Bourbaki est rentré dans Metz. Nous ne sommes pas bien sûr, en dépit des nouvellistes, qu'il en soit jamais sorti. Le prétendu voyage du brave général en Angleterre est probablement une histoire inventée par les prussiens.



PREMIÈRE DOUCHE.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 20 OCTOBRE, 1870.

Nos abonnés ne doivent pas oublier de donner leurs nouveaux numéros, lorsqu'ils déménagent.

McDOUGALL ET DENNIS.

Un nouveau pamphlet publié sur les affaires du Nord-Ouest met en lumière des faits dont quelques-uns étaient complètement ignorés et d'autres n'étaient qu'à demi connus dans le Bas-Canada. Un journal du Haut-Canada a le courage de les avouer : c'est le *Leader*. C'est un bon point, qui lui fera pardonner bien des fautes, bien des injustices. Il paraît d'après ces faits qui reposent sur des données officielles, que l'Hon. McDougall est responsable de presque tous les troubles du Nord-Ouest, qui ont si vite et si brutalement terminé sa carrière gubernatoriale. Alors qu'il était ministre des travaux publics, il a de son propre chef institué tout un système d'explorations et d'arpentages dans la Rivière Rouge. Dès l'origine, le colonel Dennis, qu'il avait chargé de conduire cette besogne, l'avertit plusieurs fois des dangers de la situation. Dans une série de rapports et de correspondances, M. Dennis dit formellement M. McDougall que si le gouvernement ne règle, n'éteint ou ne rachète d'une manière équitable les titres des Indiens, des troubles sérieux seront la conséquence des opérations des arpenteurs.

Le résultat ne confirma que trop les appréhensions de M. Dennis. M. McDougall ordonne de tirer une ligne méridienne dans le voisinage même de l'établissement d'un métis français. Un M. Webb qui conduisait l'opération, fut arrêté avec ses hommes par dix-huit métis que "dirigeait un nommé Louis Riel." Ces dix-huit métis formèrent le noyau du parti qui le 20 octobre suivant (1869) décida d'empêcher McDougall de pénétrer dans le Territoire et mit plus tard son projet à exécution.

Cette histoire des avertissements du colonel Dennis est cruellement curieuse et n'a d'égale que la conduite inqualifiable de McDougall qui se moqua de ces avertissements, ne les communiqua pas au gouvernement Fédéral dont il était l'un des membres, et ordonna à ses subalternes de passer outre. Il est bien coupable, quels qu'aient été ses motifs d'agir. Il est possible, et ce serait là la seule excuse que pourrait invoquer ses meilleurs amis, il est possible qu'il n'ait jamais ouvert les rapports du colonel Dennis et se soit trouvé dans l'ignorance des dispositions des sauvages et des métis. Il n'a gagné dans son passage au ministère que la réputation bien méritée du plus insouciant et du plus paresseux de tous les ministres passés, présents et futurs. Mais cette excuse, nous n'avons pas besoin de l'ajouter, est tout-à-fait non avenue; elle serait même pire que la culpabilité la plus volontaire et la plus intentionnelle. Elle serait tout au plus bonne à lui faire donner un complice dans le gouvernement qui aurait aussi longtemps toléré dans son sein un fainéant et s'en serait débarrassé en lui confiant un poste trop important et plein de pénibles responsabilités.

La leçon a été bonne pour Sir John A. Macdonald, qui avait voulu cette nomination et qui fut obligé, pour l'expier et se conformer aux ordres de l'Angleterre, de faire avaler le Bill de Manitoba à ses fanatiques d'Ontario.

Il est très consolant de voir un journal de Toronto reconnaître à peu près tous ces faits. Que ses confrères du *Globe* et du *Telegraph* entrent dans cette voie, et le temps n'est peut-être pas éloigné où la majorité du Haut-Canada avouera que les métis français et catholiques peuvent avoir une âme.

J. A. MOUSSEAU.

UN BON CONSEIL.

Il est des choses qu'on est intéressé à conseiller mais qui n'en sont pas moins bonnes pour cela. Par exemple, qu'un journal conseille aux marchands d'annoncer, on dira : c'est naturel. Mais si les annonces sont utiles au journal, elles ne le sont pas moins à ceux qui les paient. Les Canadiens-Français en cela, comme dans tout le reste, hésitent longtemps avant d'annoncer, beaucoup croient que c'est de l'argent perdu. Il est facile pourtant de se convaincre du contraire, et l'exemple des marchands anglais et américains devrait ouvrir les yeux. Croit-on qu'ils paient tous les ans aux journaux des centaines et quelquefois des milliers de piastres par plaisir et par pure libéralité? Sans doute, ils le font très souvent, pour encourager un journal, mais ils savent bien que cette libéralité fait leur affaire. La société est organisée de manière qu'on s'enrichit en enrichissant les autres; c'est par la protection et l'encouragement mutuels que les différentes classes se soutiennent et parviennent. Ceux qui s'écartent de ces lois sages et ne consultent que leur égoïsme végètent généralement dans un coin obscur, et c'est juste.

Mais nous croyons que les amis d'un journal devraient encourager de préférence les marchands et les industriels qui annoncent. Ces marchands qui se donnent tant de trouble pour

faire connaître leurs marchandises méritent plus d'encouragement que ceux qui craignent de risquer quelques piastres.

Chacun devrait avoir pour principe de travailler à enrichir ceux qui montrent le plus de zèle, d'activité et de libéralité, de donner à ceux qui donnent. Il faut faire une différence entre l'homme qui se hâte d'enfermer dans son coffre tout le produit de ses marchandises et celui qui donne d'une main ce qu'il reçoit de l'autre. Ce sont des réflexions bien naturelles que chacun devrait faire.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

L'intérêt de la guerre s'est concentré, pendant la semaine dernière, sur Metz, Orléans et Paris, où la lutte a été chaude et les succès partagés.

Le siège de Paris suscite aux prussiens des difficultés sans nombre. Ils n'ont pu jeter un seul boulet dans la place. À l'heure qu'il est, ils ont laissé leurs positions premières, décimés qu'ils étaient par le feu des forts. Déjà l'armée de Paris au lieu d'attendre l'attaque prend l'offensive et fait des sorties qui sont couronnées de succès. Voici comment le ministre Gambetta parle de la sortie du 12 que Trochu conduisait en personne, dans une proclamation qui respire la joie :

Habitants de Tours.—Je vous annonce avec une satisfaction inexprimable que le 12 courant le peuple héroïque de Paris, las d'attendre derrière les ramparts, s'est déterminé à marcher contre les Prussiens. Voici le bulletin de leurs victoires. Sur toute la zone autour de Paris, l'ennemi a été chassé des positions qu'il occupait depuis trois semaines. Du côté de St. Denis, il a été repoussé jusqu'au delà de St. Arno, Pierrefitte et Dugly; à l'est, Joinville, Creteil, Champigny et le plateau d'Avonsan ont été repris. Il avait reçu des renforts de Tebas, Meudon et St. Cloud; néanmoins il fut rejeté sur Versailles. L'ennemi sait ce que peut faire un peuple déterminé à sauver ses institutions et son honneur. J'invite toutes les provinces à faire leur devoir comme Paris a fait le sien. Vive Paris! Vive la France! Vive la République!

Les Prussiens paraissent convaincus que le siège de Paris sera rude et long. Incapables de s'approcher de Paris sans éprouver des pertes sérieuses ils paraissent décidés à renoncer au bombardement et à se résigner à prendre la capitale de la France par la famine. Ils comptent aussi sur la peste; cette nouvelle nous rappelle la prophétie qui annonçait que Paris à peu près vers cette époque serait pris après avoir été ravagée par la peste, la famine et le feu.

On s'est battu autour d'Orléans pendant deux ou trois jours. Il y a eu d'abord la bataille d'Artenay où les Français ont été battus à plate couture par des forces trois fois plus considérables comme toujours, et il y eut ensuite plusieurs engagements dont le résultat fut la prise d'Orléans par les Prussiens. Orléans, la ville illustrée par Jeanne d'Arc, est tombée elle aussi au pouvoir de l'ennemi. Dans les combats qui se sont livrés autour de cette ville les zouaves pontificaux qui arrivaient d'Italie se sont battus avec une intrépidité dont ils ont été chaleureusement félicités. Pendant que les troupes régulières fuyaient, eux soutenaient sans broncher avec quelques régiments de gardes mobiles le feu des bataillons prussiens. Mais ils furent obligés à la fin de reculer pour échapper à une destruction complète.

Le comte de Chambord a lancé une adresse patriotique aux zouaves pontificaux qui ont pris part à la bataille d'Orléans. Après les avoir loués du courage brillant qu'ils ont montré dans cette action, il dit que les mobiles et la garde nationale méritent également des louanges.

Le commandant du 15^e corps a fait un rapport officiel au gouvernement sur la bataille d'Orléans. Il dit que ses hommes se sont battus avec acharnement. L'artillerie prussienne les a littéralement écrasés. Pendant trois heures cependant l'ennemi fut tenu en échec, lorsqu'un mouvement de flanc nous força à reculer, ce que nous fîmes en bon ordre.

GRANDE BATAILLE AUTOUR DE METZ—VICTOIRES DES FRANÇAIS.

Encore quatre jours de combats meurtriers autour de cette ville. Voici comment des correspondants en parlent.

"Devant Metz, 7 octobre.

"Cette après midi, à une heure, le maréchal Bazaine a fait une nouvelle tentative pour rompre les lignes prussiennes dans la direction de Thionville. Pendant la nuit précédente, les prussiens s'étaient emparés du village de Ladonchamp et avaient établi leurs avant-postes dans les hameaux voisins.

"Bazaine, sous le couvert d'un épais brouillard, a attaqué brusquement les Prussiens pour rentrer en possession de Ladonchamp. Tout en occupant l'artillerie prussienne, les français se sont vivement avancés jusqu'à Étampes, où ils ont écrasé les avant-postes de Frédéric-Charles avec des masses énormes.

"Les villages ont été ainsi réoccupés, le maréchal a envoyé un gros corps de troupes sur la droite, à proximité de la Moselle, et ce corps s'est avancé jusqu'à ce qu'il fut arrêté par les batteries prussiennes postées sur les deux rives, et que soutenaient deux brigades de la landwehr du 10^e corps. La landwehr s'est distinguée. Un bataillon de fusilliers du 57^e régiment (landwehr) a été presque exterminé; d'autres bataillons du même régiment et du 59^e régiment ont également souffert.

"Finalement, à quatre heures et demie, les Français ont été repoussés par un mouvement général du 10^e corps d'armée. On s'est battu à la baïonnette dans les villages. Les pertes des Prussiens sont lourdes, mais celles des Français le sont également. Le général Brandestein a été blessé.

"Le 3^e corps, le 1^{er} et les divisions de landwehr étaient engagés.

"Dans la même journée, les Français ont fait un mouvement au nord-est du fort Saint-Julien, qui a été repoussé à une heure avancée de la soirée.

Berlin, 10 oct., 2h. p. m.

La bataille au nord de Metz, renouvelée samedi matin, a duré toute la journée. Les Français, qui essayaient de traverser les lignes prussiennes, ont été assaillis de tous côtés par de nouvelles divisions prussiennes accourues, dans la nuit de vendredi, au secours du général de Kammer. Les Français ont fait, en vain, de brillants efforts pour écraser le centre prussien. Comme celle de vendredi, la bataille de samedi s'est terminée par la défaite des Français, qui ont été rejetés en confusion dans Metz.

Le carnage a été plus terrible que celui de vendredi. Les Prussiens ont à s'occuper des morts et des blessés des deux armées, dont le nombre est effrayant. Des deux côtés, les

pertes sont énormes et peuvent se comparer à celles de la bataille de Gravelotte.

Berlin, 10 oct., soir.

La bataille devant Metz a été recommencée vigoureusement hier. La canonnade et la fusillade ont duré toute la journée.

On n'en connaît pas encore le résultat final. On sait cependant que Bazaine, qui a reformé ses divisions décimées, fait un dernier effort pour se frayer un chemin à travers les armées de Von Vogt, Rertz et Kammer, au nord-est du fort Saint-Julien.

Eh! bien, il paraît qu'il s'est frayé son chemin.

ITALIE.

Les nouvelles de ce pays sont bien tristes pour tous les cœurs catholiques. Comme nos lecteurs le savent, les Italiens sont dans Rome, et ils veulent lancer une proclamation.

Le général La Marmora dit que le vote sur le plébiscite couronne noblement l'édifice national et il espère que Pie IX, comme chef de l'église catholique, exercera ses droits avec la plus complète liberté. Ce sentiment est sacré, mais le sentiment national ne l'est pas moins. Il fait un appel au peuple pour conserver l'ordre et la tranquillité.

NOS ZOUAVES.

Liverpool, 15.—Le steamer *India*, de la ligne Anchor, a transporté hier dans ce port, 290 Zouaves Pontificaux qui s'étaient embarqués à Gènes. La plupart d'entre eux sont Canadiens et seront soutenus par les comités locaux jusqu'à mercredi prochain, jour auquel ils partiront pour leurs patries respectives.

A. C.

BILAN DE LA GUERRE.

La *Gazette de Cologne* publie de curieuses statistiques, montrant les pertes en morts et en blessés dans les diverses batailles de 1813 et 1814; il paraît qu'alors la guerre était aussi destructive qu'à présent.

À la bataille de Lutzen, mai 2, 1813, dans laquelle 96,000 Russes et Prussiens, avec 524 canons, étaient engagés contre 120,000 Français et 250 canons, les alliés perdirent 10,000 hommes et les Français 15,000.

À la bataille de Bautzen, mai 20, 1813, 96,000 Russes et Prussiens se battirent contre 130,000 Français; les pertes furent 18,000 hommes y compris 6,000 tués du côté des alliés, et 8,000 morts et 17,000 blessés du côté de la France victorieuse.

À l'engagement de Dresde, août 26 et 27, 1813, les forces étaient de 200,000 Autrichiens, Russes et Prussiens, contre 100,000 Français. Les alliés perdirent en cette occasion 15,000 tués et blessés et 23,000 prisonniers.

Dans la grande bataille de Leipzig, Napoléon se battit avec 171,000 hommes et 700 canons contre 300,000 alliés et 1,384 canons. Le premier jour, les régiments engagés perdirent au-delà de la moitié de leurs soldats. Le 7^e Landwehr de Silésie fut réduit de 1,800 à 160 hommes. Les trois jours suivants les alliés perdirent 45,000 de leurs troupes. Les pertes des Français furent de 15,000 tués et 15,000 blessés. Additionnant les pertes de cette campagne, nous trouvons que Napoléon perdit en Russie 500,000 hommes, en Allemagne jusqu'au temps de l'armistice du 4 juin 1813, environ 40,000, dans les batailles précédentes à celle de Leipzig 150,000, et 100,000 dans la campagne de 1814, laquelle avec les pertes de 1815 fait un total d'un million de pertes de vie avant la chute de Napoléon. Les pertes des alliés pour le même temps n'étant que de 100,000 hommes de moins.

UN ACTE D'HEROÏSME.

Mardi dernier, 13 septembre, à une heure de l'après-midi, cinq hussards prussiens se sont présentés à Morcerf. Le poste des francs-tireurs de l'Aisne établi aux environs en tua deux, malheureusement une arme qui partit spontanément fut cause de la fuite des autres.

Le commandant de la compagnie, en présence de cette fuite et craignant des représailles pour le pays, pria le maire, si des Prussiens revenaient, de bien dire que c'étaient des francs-tireurs qui avaient fait feu, que la compagnie s'était repliée sur la gare, et qu'elle se trouvait, forte de trente hommes, déployée en tirailleurs au coin de la forêt de Morcerf vis-à-vis la gare.

Un quart-d'heure se passa; alors les tirailleurs virent environ trois cents hussards poursuivant des femmes et des enfants.

Le feu commença au milieu des cris des hussards qui hurlaient, les uns :

—Hurrah! hurrah! Ce sont des brigands de francs-tireurs!

Et les autres :

—Non! non! Ce sont des paysans.

Dans le but de sauver le village, d'empêcher que les Prussiens n'y missent le feu, un jeune franc-tireur de dix-sept ans nommé Gros, s'élança spontanément au devant des hussards et, se découvrant :

—Oui, cria-t-il, ce sont des francs-tireurs; regardez-les!

Près de deux minutes, il resta ainsi, essayant une grêle de balles; puis il rentra à son rang et continua le feu.

Les Prussiens tirèrent avec plus de rage et, séparant en deux la compagnie dont l'une mit pied à terre, essayèrent d'envelopper les francs-tireurs. Ceux-ci se déployèrent en tirailleurs pour éviter d'être cernés et battirent en retraite après avoir tué 32 hommes et blessé dix, d'après les renseignements qui ont pu être recueillis.

Cernés par la cavalerie ennemie dans la forêt de M. Percire, les francs-tireurs de l'Aisne parvinrent, après dix-neuf heures de marche, à rentrer dans Paris.

D'après les renseignements qui nous sont donnés par les derniers éclaireurs de ce corps, l'acte de dévouement du jeune Gros a été inutile, Morcerf a été réduit en cendres.

La compagnie des francs-tireurs a été assez heureuse dans cette campagne, elle n'a point perdu un homme.

Détails émouvants sur l'entrevue du roi Guillaume de Prusse et de l'empereur des Français après la bataille de Sedan par le Dr Russell du *Times*.

"Comme tout ce qui se rattache à la chute de Napoléon III aura de l'intérêt en tout temps, je crois devoir vous écrire d'ici quelques détails sur ce qui s'est passé dans l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur au château de Bellevue. Ceux qui ont eu occasion de voir ces deux princes peuvent s'imaginer quelle était leur attitude en ce moment-là. L'un vieux, de grande taille, rappelant ces types royaux héroïques que

Tennyson tire du riche écorce de son imagination. L'autre, brisé de soucis et de douleur physiques, après une vie aversée, si romanesque, si passionnée, se voyant le jouet du destin. Mais laissez-moi poursuivre mon récit. Vieux ou frais, je le tiens de la meilleure source.

Lorsqu'on apprit que la capitulation était signée, le roi sentit qu'il pouvait se rendre au désir d'une entrevue manifesté par l'Empereur. Mais la question était de savoir s'il convenait que le roi allât voir le souverain déchu. On lui conseilla de l'attendre à son quartier-général. Un sentiment généreux prévalut, et le vieux roi chevaleresque se rendit aisément à l'idée émise par le prince royal, qu'il n'y avait de blessant pour sa dignité à ce qu'il allât voir l'Empereur au petit château de Belleville, où celui-ci s'était retiré à quatre heures du matin, ayant évité Sedan à cause, dit-on, de certaines manifestations des soldats-français sous ses fenêtres. En effet, on raconte qu'il avait attendu quelque temps dans sa voiture, sur la grande route, jusqu'à l'arrivée du comte de Bismarck, dont l'entrevue a été le sujet d'une lettre précédente. Le roi se mit donc en route avec son fils, son état-major et une escorte. En arrivant au château de Bellevue, il vit les généraux français réunis dans une salle vitrée qui précédait le salon principal. Le roi mit pied à terre, et l'Empereur le reçut au bas de l'escalier. Les deux souverains se serrèrent la main et entrèrent dans le salon. Le prince royal ferma la porte, resta en dehors, et le roi se trouva en tête-à-tête avec l'Empereur. Le roi prit le premier la parole.

« Dieu, dit-il, lui avait donné la victoire dans cette guerre entreprise contre lui.

« L'Empereur répondit qu'il n'avait pas cherché la guerre. Il ne l'avait pas désirée, mais il avait été forcé de la déclarer pour obéir à l'opinion publique de la France.

« Le roi répliqua qu'il savait que la guerre n'était pas le fait de l'Empereur. Il en avait la certitude.

« Votre Majesté, dit-il, a fait la guerre pour obéir à l'opinion publique; mais ce sont vos ministres qui ont créé cette opinion publique qui vous a forcé à guerroyer.

« Après une pause, le roi fit la remarque que l'armée française avait combattu avec une grande bravoure.

« Oui, dit l'Empereur, mais, Sire, les troupes de votre Majesté ont une discipline dont mon armée a manqué cette fois.

« Le roi répliqua que depuis quelques années l'armée prussienne avait profité de toutes les idées nouvelles et avait les expériences des autres nations dès avant 1866 et subseqüemment.

« Votre artillerie, Sire, a gagné la bataille. L'artillerie prussienne est la plus parfaite du monde.

« Le roi salua et répéta qu'elle avait eu à cœur de s'emparer des perfectionnements des autres nations.

« Le prince Frédéric Charles a décidé le résultat de la journée, remarqua l'Empereur. « C'est son armée qui a emporté notre position. »

« Le prince Frédéric Charles! Je ne comprends pas votre Majesté. C'est l'armée de mon fils qui s'est battue à Sedan. »

« Alors, où est donc le prince Frédéric Charles? »

« Il est avec le septième corps d'armée devant Metz. »

« A ces mots, l'Empereur tressaillit, et recula comme si un coup l'avait frappé. Mais aussitôt il reprit possession de lui-même et la conversation continua.

« Le roi demanda à Sa Majesté s'il avait quelque condition à faire ou à proposer.

« Aucune. Je suis sans pouvoir. Je suis prisonnier.

« Puis-je demander alors où est le gouvernement en France avec lequel je pourrais traiter? »

« A Paris, l'Impératrice et les ministres ont seuls le pouvoir de traiter. Moi, je suis impuissant. Je ne commande pas et ne fais pas de conditions.

Le roi annonça à l'Empereur qu'il se proposait de lui assigner pour résidence si cela lui était agréable, le château de Wilhelmshöhe, à Cassel. L'Empereur accepta. Ce qui se passa ensuite n'offrit pas d'intérêt. Après avoir pris congé, l'Empereur exprima avec émotion au prince royal sa gratitude pour la bonté et la courtoisie du roi. En effet, je crois, dit le correspondant, que Sa Majesté a laissé échappé quelques expressions de regret et de chagrin au sujet des revers qui ont mis l'Empereur en sa puissance, alors qu'il le voyait pour la première fois. Guillaume Ier a conservé pendant toute l'entrevue l'attitude noble et digne qui lui est habituelle.

PROPHÉTIE.

La prophétie suivante ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs qui devront cependant l'accepter avec discrétion comme toutes les autres. Elle a été faite il y a près de cent ans :

Louis-Philippe tombera et la république sera établie à Paris. Après sa chute, et avant la fin d'une année, la guerre civile éclatera à Paris entre les propriétaires et ceux qui ne possèdent pas de propriétés. En ce temps-là il y aura une guerre en Italie contre les Autrichiens durant laquelle Charles Albert, Roi de Sardaigne, perdra deux fois la couronne et enfin perdra la vie sur les frontières de l'Espagne. Le Pape sera alors éloigné de Rome et il reviendra avec l'aide de Napoléon, mais le règne de celui-ci ne sera pas de longue durée, car lorsqu'il commencera à affliger le Pape et les fils de Juda. Dieu dirigera des flèches acérées contre lui et ses partisans.

Mais avant tout ceci, il y aura une guerre soutenue par les Français et les Anglais contre les Russes, pour défendre l'empire Turc. Les Russes seront défaits dans la première guerre mais il y aura une seconde guerre durant laquelle les Russes prendront Constantinople et les Autrichiens Jérusalem.

Les Russes alors camperont dans le Piémont et le Roi Victor Emmanuel aura perdu le royaume et sera général russe.

Quelques souverains envahiront la France dévolée par la guerre civile, mais ils n'entreront à Paris que lorsque la cité aura été détruite par le feu. Avant cela, il y aura à Paris, la fumée, la peste et la guerre civile.

Alors, Henri V sera Roi de France, et il laissera son île de captivité.

L'Angleterre ensuite deviendra catholique avec deux souverains de l'Allemagne. L'Antechrist naîtra en l'an 1856.

Quinze années après que Paris aura été détruit, la longue paix de l'Eglise et de l'Europe sera troublée par les Russes qui se rendront en Westphalie. Mais les souverains de la France, de l'Autriche et de l'Allemagne se coaliseront contre les Russes, et cette bataille durera trois jours entre Miden, Hothin et Werl. Après trois jours, il y aura un combat décisif près d'un fort appelé du Bouleau et les Russes seront défaits.

La France alors et les autres pays ne seront plus chrétiens. Les Bourbons s'éteindront en France. Les Juifs deviendront

chrétiens. Les grandes villes seront détruites. L'Antechrist commencera à se faire connaître.

Mais la fin des temps approche. Dieu combat par ses deux justes, mais l'homme du mal sera victorieux; Dieu alors embrasera le monde.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

— Ah! dit M. Gorain, si l'on retrouvait la jolie mignonne, on rendrait la vie à ses pauvres parents.

— Ils sont bien désolés, n'est-ce pas? — Plus qu'on ne peut le dire, cher monsieur.

— Au fait! dit Roger, comme si une pensée nouvelle surgissait tout à coup dans son cerveau, puisque vous demeurez à côté de maître Bernard, vous devez le connaître?

— Si je connais Bernard et sa femme? s'écria M. Gorain; c'est-à-dire que je suis leur ami intime, leur conseiller, leur compère, et la preuve c'est qu'à l'heure où je vous parle, je ne suis à Versailles que pour eux, pour connaître plus vite le résultat de la conférence que M. Danton, mon locataire, doit avoir en ce moment avec un avocat de ses amis relativement à l'enlèvement de la jolie mignonne. N'est-ce pas, Gervais?

— Sans doute, sans doute dit aussitôt le second bourgeois; attendons maître Danton avec lequel nous devons dîner.

— Ici? demanda Roger.

— Ici, oui, monsieur, il a donné rendez-vous à Gorain. L'employé se mordit brusquement les lèvres comme un homme qui retient tout à coup une parole indiscrète prête à s'échapper.

« Ah! vous connaissez si intimement ces pauvres gens! reprit-il en rapprochant le banc sur lequel il était assis. Eh bien, vous pourriez leur dire, cher monsieur Gorain, que leurs Majestés et Monseigneur prennent à leur sort un profond et véritable intérêt.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, répondit M. Gorain, et ce sera une grande consolation pour eux.

En ce moment un bruit de voix jeunes et rieuses se fit entendre dans la rue. C'étaient Michel et Tallien, qui, en compagnie d'Augereau, le maître d'armes, et du jeune abbé, faisaient leur entrée chez la mère Lefebvre.

Derrière eux s'avançaient lentement et en causant à voix basse le dentiste Talma et l'élève de l'Ecole militaire.

M. Gorain ayant entr'ouvert la fenêtre regarda dans la rue.

« Ah! fit-il, voici mon locataire et son ami. »

Effectivement, Danton et Saint-Just apparaissaient à l'angle de la rue du Plessis et passaient devant la boutique de la fruitière dans laquelle était entré, depuis quelques instants, un grand et beau garçon, celui que nous avons vu au cours la Reine, conduisant la voiture aux armes de Mgr. le comte d'Artois, Hoche, enfin, le neveu de la voisine de la mère Lefebvre, que sa tante était en beau train de chapitrer vertement pour le retard qu'il avait mis à revenir à Versailles.

Comme Michel et ses amis pénétraient dans la salle en riant et en criant, la porte vitrée donnant sur la cour s'ouvrait brusquement, et Mahurec accompagné de Lefebvre faisait sa rentrée dans l'intérieur du logis.

« Caramba! cria le matelot de sa voix tonnante. La cambuse est proprement aménagée, j'ose le dire. Tout est paré dans le grand, pommadé au goudron, quoi! Quand j'aurai encore couru quelques bordées de longueur, je fais mon sac, je viens ici au mouillage, et je m'y affourche pour le restant de mes jours!

— Oh! fit M. Gorain en poussant le coude de son ami. Voilà encore l'échappé des galères!

— Pourvu qu'il ne se place pas à côté de nous! » répondit M. Gervais.

En quelques secondes la salle fut envahie et quatre des tables furent prises.

Après avoir échangé un salut avec M. Gorain, Danton alla s'asseoir avec Saint-Just à une table voisine de celle occupée par les deux bourgeois, mais séparée d'elle par une distance si minime que la conversation pouvait facilement s'échanger de l'une à l'autre.

Michel, Tallien, Augereau, le jeune abbé, Talma et l'élève de l'Ecole, s'emparèrent de la troisième table.

Mahurec et Lefebvre s'installèrent devant celle placée près de la seconde fenêtre et qui se trouvait à la hauteur de celle occupée par les deux bourgeois et l'employé, voisinage qui fit faire une laide grimace aux deux premiers.

Au moment où Jeanneton, qui appelé de tous côtés et en sachant auquel répondre, prenait le parti d'apporter les potages sans se préoccuper des interpellations qui lui étaient adressées, deux nouveaux convives firent leur entrée dans la salle, après avoir amicalement salué au passage la mère Lefebvre tout occupée à son fourneau.

L'un des deux arrivants était Hoche, le garçon d'écurie, neveu de la fruitière, lequel s'était soustrait brusquement aux reproches de sa respectable parente.

L'autre était Jean, l'ouvrier de maître Bernard le teinturier. « Tiens! c'est vous, les enfants? s'écria Lefebvre en kur voyant franchir le seuil de la porte. Par ici! Il y a là deux couverts qui vous tendent les bras. Vous aurez celui de trinquer avec le père Mahurec, un brave des braves! Un matelot fini! Allons! asseyez-vous en deux temps! »

Les deux jeunes gens s'installèrent à la table déjà occupée par le matelot et par le soldat.

« Vous nous raconterez des batailles, hein, monsieur Lefebvre? dit Jean en serrant la main du soldat.

— Et monsieur nous parlera de l'Amérique et de son nouveau gouvernement? ajouta Hoche en se tournant vers le marin.

— Volontiers! dit Mahurec, mais pour le quart d'heure d'à présent, mon estomac est à mi-mât en berne, voyez-vous! j'ai des avaries plein la coque! Y a t'un crapaud dans la carène, comme dit cet autre, faut que je hale dedans pour lester la cale! Tonnerre! j'avalerais un nègre tout cru.

— Alors, avale ça! c'est meilleur! dit Lefebvre en passant au matelot une assiette pleine à déborder d'un potage fumant.

— Tonnerre! reprit Mahurec en dégustant sa première cuillerée, en v'la du nanan! C'est-y bon! c'est-y gras! on jurerait qu'il y a là dedans un paquet de chandelles!

Un silence général suivit l'exclamation de l'élève du matelot: Jeanneton avait servi les premiers plats et chacun était occupé à fêter les talents de la célèbre mère Lefebvre.

XXXII.—Fouché.

Au moment où nous avons quitté l'hôtel de l'Avenue de Sceaux, laissant dans son cabinet boudoir celui que nous avons entendu appeler le comte Edouard de Sommes, on se

souvient sans doute que, quelques instants après la sortie du singulier valet de pied, Bouton d'Or, le petit jockey était venu annoncer à son maître un nouveau visiteur.

Les événements s'accomplissant simultanément chez le comte de Sommes et dans la maison de la mère Lefebvre, nous contrainsons pour les faire marcher de front, à conduire alternativement le lecteur de l'hôtel de l'Avenue de Sceaux à la boutique de la blanchisseuse-cuisinière.

Le comte, demeuré seul, donna un coup d'œil à sa toilette, chiffonna devant la glace les dentelles de son jabot et celles de sa cravate, puis content de lui-même, ainsi que l'annonçait le sourire satisfait qu'il s'adressa, il ouvrit la porte du cabinet dans lequel il se trouvait et pénétra dans le salon.

Un homme était debout au milieu de la pièce. Grave, froid, sévère, le regard scrutateur, c'était bien le personnage que nous avons vu prendre place dans le carrabas en compagnie de l'avocat Danton et du jeune Saint-Just. En voyant le comte, il s'inclina légèrement et fit deux pas sur le tapis.

« C'est bien à monsieur le comte de Sommes que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il en se redressant.

— A lui-même, monsieur, répondit Edouard; mais j'avoue que je serais fort embarrassé pour deviner ce que vous pouvez me vouloir, car votre nom, que l'on m'a fait passer, m'est complètement inconnu.

— Et cependant monsieur le comte a daigné me recevoir, dit Fouché en souriant avec un peu d'ironie. Cela prouve en faveur des excellents procédés de monsieur le comte.

— Je ne pense pas, dit Edouard, que vous soyez venu chez moi uniquement pour m'adresser des compliments?

— Oh! rassurez-vous, monsieur, le motif qui m'amène est complètement opposé à celui-là.

— Plait-il? fit le comte avec une extrême hauteur.

— Il s'agit, entre nous, continua Fouché avec un sang-froid imperturbable, d'une affaire importante....

— Pardon! dit Edouard d'un ton sec; vous m'avez dit que vous vous nommiez?

— Fouché, monsieur le comte; Joseph Fouché.

— Et vous êtes?....

— Professeur au collège de Juilly.

Vous êtes donc Oratorien?

— J'ai cet honneur.

— Comment se fait-il alors que vous soyez vêtu en laide et non en religieux?

— Parce que, n'étant point engagé dans les ordres, j'ai le droit de revêtir l'habit que je porte.

— Eh bien! monsieur Joseph Fouché, professeur au collège de Juilly, dit le comte de sa voix la plus dédaigneuse, et avec un geste d'une impertinence intraduisible, si vous avez à traiter, comme vous le prétendez, d'une affaire importante, vous m'adresserez à M. Durien, mon intendante, ou à Champagne mon premier valet de chambre. Quant à moi, je n'ai ni le loisir, ni le désir de vous écouter.

Ce disant, le jeune gentilhomme pironetta sur les talons de ses souliers, Fouché demeura impassible: aucune animation ne se peignit sur sa physionomie. Son œil scrutateur se fixa seulement plus ardemment encore sur son insolent interlocuteur.

« Vous refusez de m'entendre? dit-il d'une voix brève.

— Mais oui, répondit le comte.

— Alors... reprit Fouché en s'avançant.

— Alors... interrompit le comte en désignant la porte.

Fouché haussa les épaules.

« Si je suis venu déranger monsieur le comte, fit-il d'une voix sardonique, s'est qu'il s'agit, ainsi que j'ai eu l'honneur de le lui dire, d'une affaire extrêmement importante, et dès lors je ne me laisserai pas éconduire ainsi.

— Monsieur! s'écria le comte avec hauteur.

— Bah! continua froidement Fouché; écoutez-moi d'abord, vous me ferez jeter à la porte ensuite. En deux mots, voici ce qui m'amène; affaire d'Horbigny!

— Vous venez de la part de la marquise? s'écria Edouard avec un empressement inattendu.

— Non; mais je viens à propos d'elle.

Edouard regarda son impassible interlocuteur et chercha à lire sa pensée dans les yeux verdâtres de Fouché; mais il rencontra une barrière de glace que son regard, à lui, ne put faire fondre.

Alors, changeant brusquement de ton et de manière:

« Asseyez-vous, dit-il, et causons. »

Fouché prit un large fauteuil, le poussa vers celui dans lequel s'installait le jeune homme, et prenant place en ayant soin, par une manœuvre habile, de tourner le dos au jour et de placer par conséquent le comte en pleine lumière.

« J'ai oublié de vous dire, monsieur le comte, commença-t-il, que mon père est armateur à Nantes, et que en sa qualité d'armateur, il remplit souvent, comme beaucoup de ses confrères, l'office de banquier auprès de personnes recommandables. C'est en cette qualité qu'il est entré en relation avec Mme la marquise d'Horbigny. Mme d'Horbigny a en mon père une confiance absolue. Vous ignorez peut-être cet important détail?

— Je l'ignorais, répondit le comte.

— C'est ce qui m'explique l'accueil que monsieur le comte vient de me faire.

— Continuez! dit Edouard sans répondre à l'observation de Fouché.

— Mme la marquise d'Horbigny est veuve depuis trois années, vous ne l'ignorez pas, monsieur le comte.

Edouard fit un signe affirmatif.

« Elle avait près d'elle, alors qu'elle perdit son mari, une petite fille âgée d'un an à peine, son unique enfant, fruit de son mariage avec le vieux marquis d'Horbigny, lequel est mort à près de quatre-vingts ans en laissant une veuve qui aurait pu facilement être sa petite-fille, puisqu'elle n'avait point encore atteint les limites de la trentaine. L'une des singulières clauses de l'étrange testament du vieillard fut que sa fille serait son unique héritière au détriment de sa femme.

Il laissait à celle-ci l'usufruit de ses propriétés, c'est-à-dire environ deux cent mille livres de rente, jusqu'à ce que la petite Berthe, sa fille, eût atteint l'âge de quinze ans, à la condition de n'en plus conserver que vingt mille à partir de cette époque. Le testament disait encore qu'à ses quinze ans, la jeune personne deviendrait maîtresse absolue de ses biens, pouvant en disposer comme bon lui semblerait; mais il ajoutait qu'en cas de mort de l'enfant avant qu'elle eût atteint l'âge prescrit, la fortune entière du marquis passerait à la fille aînée de son frère, car il n'y avait aucun rejeton mâle dans la famille. Savez-vous tout cela, monsieur le comte?

— Je l'ignorais aucun des détails que vous venez de rap-

peler, monsieur Fouché.

VARIÉTÉS.

Quelques jours après la déclaration de guerre, le général P... était à la fenêtre du rez-de-chaussée de l'hôtel de France à Strasbourg.

Devant cette fenêtre s'arrête un pauvre diable effaré.

—Qui es-tu? lui demanda le général.

—Je suis ouvrier tailleur, répondit le passant, et je retourne en Prusse pour la landwehr.

Après l'avoir interrogé, le général P... s'étant assuré que c'était un brave homme, lui donna un louis.

—Merci, mon général, répondit l'ouvrier, je raconterai à mes compatriotes de Berlin combien vous êtes généreux.

—Non, non, s'écria le général, car il y aurait trop de tailleurs prussiens qui viendraient ici me trouver pour se convaincre de la vérité.

—Un de nos braves colonels de l'armée a laissé à Paris sa jeune femme et sa petite fille, âgée de quatre ans.

Chaque soir, avant de se mettre dans son petit lit blanc, l'enfant s'agenouille aux pieds de sa mère et prie pour le cher absent.

Hier, après le Pater traditionnel, Bébé ajouta cette petite prière de son cru.

—Mon Dieu, conservez-moi mon cher papa et... faites qu'il tue beaucoup de Prussiens!

La mère sourit tristement, et prenant l'enfant sur ses genoux.

—Ma mignonne, lui dit-elle, tu pries le bon Dieu de faire mourir beaucoup de Prussiens; mais prends garde: là bas, là bas, peut-être y a-t-il une petite Allemande qui lui demande, de son côté, de faire mourir beaucoup de Français.

Bébé réfléchit un instant, puis d'un air convaincu:

—Oh! ça ne fait rien, reprit-elle.

—Pourquoi donc?

—Parce que le bon Dieu ne comprend pas l'allemand!

Un correspondant d'un des journaux du matin raconte en détail la scène intéressante suivante qui a eu lieu à Versailles dernièrement.

De bonne heure le matin, Bismarck entra dans l'hôtel, tout malpropre et dévoré par une taim de loup. Il était suivi par quelques officiers. Il ordonna qu'on lui apportât à manger dans la salle à dîner qui était déjà remplie de monde.

Il reconnut à table le général Burnside ainsi que les généraux Forsyth et Sheridan et M. Forbes; il les salua. Il s'approcha d'eux quelque temps après, se mit à rire et à plaisanter sur la visite de Forbes à Paris. Quelqu'un appela en ce moment l'attention du comte sur une carte de l'Allemagne suspendue à la muraille.

—Oui, répondit-il d'un air significatif, c'est bien l'Allemagne tel qu'elle était.

LA CANTINIÈRE ET SON CHAT.

—On se rappelle la sanglante trouée faite par le 2e zouaves dans les rangs de l'armée prussienne, immédiatement après la capitulation de Sedan.

Après le départ des troupes, la cantinière se trouva seule, loin des portes de la ville, rendue avec un chat—le chat du régiment.

Jugez de la douleur de cette brave femme, seule avec ce pauvre animal au milieu d'un pays ravagé par les hordes prussiennes!

Après avoir pleuré sur les désastres de votre armée, "la petite mère," comme les zouaves l'appellent, faisant contre fortune bon cœur, attendit la nuit, et, à la faveur des ténèbres, elle parvint à gagner un petit village, emportant sous son bras le chat du régiment.

Là, elle trouva une brave femme qui lui donna des vêtements de payanne qu'elle s'empressa de revêtir.

Le lendemain elle se mettait en route pour Paris.

En traversant les lignes ennemies, souvent, pour ne pas inspirer de soupçons, "la petite mère" dut contrefaire l'idiote; alors, elle jouait avec son chat qui, semblant comprendre son rôle, se prêtait de fort bonne grâce à ce ménage.

Cette brave cantinière est arrivée avant-hier à Paris.—Demain, elle aura rejoint son régiment.

A son entrée à son état-major, les soldats et les personnes présentes lui ont fait une véritable ovation.



J. H. WALKER, GRAVEUR SUR BOIS, NO. 13, PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Je n'emploie pas de solliciteurs.

E. POITRAS, FERBLANTIER ET MARCHAND DE POELES. 65, RUE ST. JOSEPH. (Vis-à-vis l'Hôtel Rapin) MONTREAL.

N. CODERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 308, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE. Montreal, où l'on trouvera de DRAPS, CASIMIRES ET TWEEDS.

GRANDE VENTE DE HARDÉS FAITES. 650 PARDESSUS, 400 PEA JACKETS, 1,000 PAIRES PANTALONS, 800 VESTES, 800 CHEMISES CASIMIR, 1,000 PAIRES CALEÇONS.

AVIS AUX CONTRACTEURS. Des SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné, et endossées "Soumission pour Travaux dans un Port de Lac," seront reçues à ce Bureau jusqu'à JEUDI, le 24e Novembre prochain.

AVIS AUX CONTRACTEURS. Des SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné, et endossées "Soumission pour Travaux dans un Port de Lac," seront reçues à ce Bureau jusqu'à JEUDI, le 24e Novembre prochain.

AVIS AUX CONTRACTEURS. Des SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné, et endossées "Soumission pour le Bureau de Poste de Québec," seront reçues à ce Bureau jusqu'à VENDREDI SOIR, le 28 courant, pour la construction d'un nouveau Bureau de Poste, à Québec.

ACTE DE FAILLITE DE 1869. PROVINCE DE QUÉBEC, COUR SUPÉRIEURE. District de Montréal. Cour SUPERIEURE. In re BERNARD BERNARD, Failli.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.) LE Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sangsues, Savons de Toilettes, en grande variété.

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom, TAPIS et PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

LE MEILLEUR ASSORTIMENT DE POELES SE TROUVE AU No. 529 RUE CRAIG, Entr'autres, "L'ORIENTAL" qui a fait ses preuves, Et le "STEWART" poêle à cuisine, pour le bois et pour charbon, qui a pris le 1er prix à l'exposition 1870.

EPARGNEZ VOTRE ARGENT CHAUFFAGE EPARGNEZ. LES soussignés appellent respectueusement l'attention du public au fait suivant:—qu'en se servant de NORTH'S PATENT HEATER, que l'on peut appliquer à toute espèce de poêle, ou à charbon ou à bois, on effectue une épargne de presque CINQUANTE POUR CENT EN CHAUFFAGE.

MAISON FONDEE EN 1842. J. B. ROLLAND ET FILS. LIBRAIRES EDITEURS. IMPORTATEURS D'ARTICLES FRANÇAIS, BELGES ET ALLEMANDS. Spécialités d'articles employés dans les maisons Religieuses, Séminaires, Lycées, Collèges, Pensions et Ecoles.

ETABLISSEMENT EN 1840. F. X. BEAUCHAMP, (successeur de D. Smillie.) Manufacturier et Marchand de BIJOUX, PIERRES PRECIEUSES gardées en magasin, et taillées, polies et montées dans les derniers goûts.

REDUCTION. GLACIERES GLACIERES C'est le bon temps de se procurer une bonne GLACIERE, A BON MARCHÉ. UNE réduction de 20 par cent sera faite à tout acheteur, une visite est respectueusement sollicitée.

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom, TAPIS et PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 267 ET 269, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 4 mai 1870.

LA CHAISE-PLIANTE et la CHAISE-CANAPÉ combinées EN UNE SEULE, BREVETÉE. G. M. FANDUWARD ET CIE., 283, rue Notre-Dame.

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 15 Octobre, 1870. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes.

BONNE NOUVELLE! OUVERTURE DE L'HOTEL DU CANADA RUE ST. GABRIEL, MONTREAL. \$1 PAR JOUR SEULEMENT. Cet Hôtel, qui vient d'être réparé et meublé à neuf, offre tous les avantages possibles aux marchands et en général à tous ceux qui visitent Montréal.

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS. Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire. De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements. Publié tous les Samedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS.

CLUBS. Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Le port des numéros envoyés par la Poste sera payé par l'éditeur.

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. Publié tous les Jeudis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS & CIE. ABONNEMENT, \$2.50 par année Aux Etats-Unis, 3.00 Par numéro, 5 Centins.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.